Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.
Pour Paris :
Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an . . . . 5 »
On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :
Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »
On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

15e Numéro. — 20 Mai 1849.



Les Hongrois et le tsar.

Les Hongrois et le tsar ont décidément franchi leur Rubicon. En proclamant la déchéance des Habsbourgs, la diète de Hongrie vient d'ouvrir aux peuples qu'elle représente un avenir resplendissant de gloire et de liberté. Le tsar, de son côté, par son intervention armée dans les affaires d'Autriche, met en question la durée de sa propre dynastie, il pose un précédent qui peut conduire un jour les Romanof en exil. En effet, provoquée par les Moscovites, si l'armée polono-hongroise réussit à les battre, elle pourra bien ne plus s'arrêter au seuil de ses frontières. Déjà Dembinski est passé en Galicie avec l'élite de ses troupes pour y chercher les Russes. D'une autre part, Kossuth espère faire bientôt une entrée triomphale à Vienne, ayant à ses côtés les descendants de Sobieski. La proclamation adressée à cette capitale par le dictateur hongrois est remarquable: « Vieille capitale de l'occident, y est-il dit, pour toi les jours de malheur sont passés, le printemps de la liberté approche. Tresse des couronnes de fleurs pour tes libérateurs maghyars et polonais : ta réunion à l'Allemagne va s'accomplir selon tes vœux. *Vive l'Allemagne! vive la Hongrie! vive la Pologne!* »

Vienne toutefois n'est plus pour les Hongrois qu'une chose secondaire; qu'ils réussissent ou non à la rejeter dans le mouvement démocratique allemand, ils n'en devront pas moins diriger toutes leurs forces contre les armées russes qui s'apprêtent à déborder comme une immense inondation de barbares. Pour leur opposer une résistance durable, il s'agit de réorganiser nationalement, non seulement la Pologne galicienne, mais encore toutes les provinces slaves où Bem et Dembinski parviendront à planter leur drapeau. La guerre est donc sur le point de se transformer en une lutte générale d'émancipation de tous les Slaves, ainsi que le général Dembinski lui-même l'avait promis dans son manifeste. Les sympathies de ce général pour la cause du slavisme paraissent appréciées non seulement par les Slovaques qui remplissent son armée, mais encore par les Bohêmes eux-mêmes. Ce qui le prouve, c'est que leur capitale vient d'être de nouveau soumise à l'état de siége, et que la publication de tous leurs journaux dépend désormais des commandants militaires. On sait qu'en acceptant la direction d'un corps de troupes hongrois, Dembinski y avait mis pour condition qu'on respecterait l'indépendance des Slaves méridionaux. De plus, il avait juré à ses compatriotes de Galicie qu'au cas où la victoire lui sourirait, il ferait servir ses succès au rétablissement de la Pologne. Aujourd'hui sa présence en Galicie à la tête d'une armée prouve qu'il veut tenir parole.

Le général Bem, dans ses proclamations, ne se montre pas moins préoccupé que son collègue du soin de pourvoir aux intérêts des Slaves. Kossuth lui-même, né de parents Slovaques, et dont le nom en slave signifie *cerf*, Kossuth, dont la physionomie est tout à fait celle d'un montagnard polonais des Karpathes, ne se montre en public que vêtu de la tunique slave, qui commence à remplacer partout l'antique *attila* des Maghyars. Le caractère cosmopolite de la guerre de Hongrie est d'ailleurs

un fait patent. Tous les peuples qui y prendront part sont appelés à jouir des mêmes droits. Partout où ils pénètrent, les chefs de la Hongrie s'efforcent d'établir la liberté politique la plus illimitée. Un journal de Croatie, la *Sudslawische Zeitung*, avoue que Georgey laisse dans son propre camp ses prisonniers soutenir les opinions les plus contraires aux siennes. Ceux d'entre ces prisonniers qui sont officiers supérieurs dînent à la table même de Georgey, où ils expriment en pleine indépendance leurs idées sur la conduite de la guerre et sur ses chances d'avenir.

En attendant, l'unique objet de toutes les conversations est l'invasion des Russes. Les journaux de toute couleur en discutent les conséquences sinistres, et de plus en plus le succès de l'armée hongro-polonaise apparaît aux opprimés comme le seul moyen de délivrance. Ainsi, d'abord faïda privé entre deux races rivales et entre deux hommes, Kossuth et Ielatchitj, cette guerre est devenue par degrés une lutte générale de toute l'Autriche contre la Hongrie; et maintenant, grâce aux chefs polonais et à la défection des troupes slaves de toute nation, la lutte austro-hongroise promet de devenir une lutte européenne des nationalités contre les cabinets de la Sainte-Alliance. Pour la race slave entière il n'y a plus d'autre alternative que l'alliance hongro-polonaise, ou la soumission absolue soit à l'Allemagne, soit à la Russie. En tout cas, l'annexion au petit peuple maghyar, malgré ses inconvénients, est encore moins dangereuse pour ces nationalités que ne le serait leur fusion dans le corps germanique ou la Russie.

Le tsar a évidemment jeté dans cette lutte son enjeu suprême. Si Bem et Dembinski triomphent, tous les Slaves libéraux, même ceux de Russie, passeront de leur côté. L'insurrection slave gagnera Varsovie, et de Varsovie Moscou; et l'existence même de l'empire russe se trouvera mise en question comme l'est en ce moment celle de l'Autriche.

État de la Voïevodie serbe en face de l'Autriche et des Maghyars.

Avant l'arrivée des Russes, les Croates et les Serbes formaient le plus solide appui du trône des Habsbourgs. Les Serbes surtout sont et resteront dans l'histoire les rivaux naturels des Maghyars, même quand ils en deviendraient les alliés. Les provinces de langue serbe et de religion grecque, qui s'étendent en longueur depuis le banat de Tameswar jusqu'au Montenegro, se groupent toutes plus ou moins autour d'un centre unique : la voïevodie serbe. L'état intérieur de la voïevodie mérite donc à tous égards de fixer l'attention. La voïevodie doit sa naissance à la grande assemblée nationale serbe du 1er mai 1848. Dans cette assemblée (*sobor*), réunie à Karlovits, les délégués des régiments frontières de Varadin, Pantchova, Zemlin, Belotserkva, et du bataillon des Tchaïkistes, joints à ceux des jupanies ou comitats de Syrmie, de la Batchka, de Torontal et de Temesvar, représentant en tout une population de 1,605,000 âmes, y compris les Valaques, décidèrent que leurs territoires respectifs formeraient à l'avenir un corps indivisible sous le titre de voïevodie. Les 1,600,000 habitants dont elle se compose professent les religions les plus diverses : 627,000 d'entre eux sont catholiques latins; 877,000 autres sont du rite grec non uni. Il y a en outre des luthériens, des calvinistes, des uniates, 10,000 juifs, et même quelques restes d'ariens, disent les *serbske novine beogradske*. Telle est la composition du pays qui a jusqu'ici formé le noyau de résistance aux progrès des Maghyars.

Or, toute la voïevodie se résume dans son patriarche, Joseph Raïatchitj, ancien métropolite de Karlovits, élevé à la dignité de pontife suprême de tous les Serbes par le grand sobor national du 1er mai de l'année dernière. Ce prêtre en cheveux blancs réunit, aux termes de la loi du sobor, à son pontificat la présidence de l'autorité civile, représentée par un comité (*odbor*) chargé de décréter les lois et ordonnances en l'absence de la Diète. Quant à l'autorité militaire, elle se concentre de droit entre les mains du voïevode, également l'élu de la nation, et le premier personnage de la voïevodie après le patriarche.

Telle était l'organisation que la révolution de 1848 avait donnée à la voïevodie. Tant que vécut son premier voïevode, l'intrépide Chuplikats, le pays fut invincible; mais une mort subite, que beaucoup soupçonnèrent de n'être pas naturelle, ayant atteint ce héros, le 27 mars dernier, l'Autriche put alors intriguer à son aise, sous prétexte de lui donner un successeur; et bientôt elle alla jusqu'à remettre en question l'émancipation conquise. Son moyen pour arriver à ce but fut de semer la zizanie entre le patriarche et le comité législatif (*odbor*) que lui avait adjoint la nation. Le vice-président de ce comité, George Stratimirovitj, bouillant de l'ardeur du courage et de la jeunesse, et espérant du cabinet autrichien la dignité de voïevode, se déclara contre le patriarche avec une telle vivacité, que celui-ci voulut le mettre hors la loi. Une partie du comité de Karlovits soutint le jeune Stratimirovitj : de son côté, le patriarche, ne pouvant renoncer aux droits qu'il pensait tenir du peuple, déclara le comité dissous, et se prépara à convoquer une nouvelle assemblée générale.

On conçoit que ces querelles fournirent à l'Autriche l'occasion d'intervenir largement. Le patriarche s'étant retiré au grand Kikinda, au-delà du Danube, Karlovits fut déclaré en état de siége par le général Todorovitj. On en vint jusqu'à dissoudre la société serbe du *Progrès*, (drujstvo napredka), et à suspendre son célèbre journal, le *Napredak*, parce que cette société et son journal représentaient, disait-on, des idées beaucoup trop avancées d'indépendance des Serbes vis-à-vis de l'Autriche. Toutefois, sur les réclamations énergiques du patriarche, le *Napredak* reçut de nouveau l'autorisation de paraître, et Karlovits vit cesser l'état de siége.

Cependant la sécurité de la voïevodie était à peine rétablie d'un côté, que d'un autre elle commençait de nouveau à se trouver menacée. Impatient d'anéantir toutes les libertés nationales des Serbes, Windischgrætz ordonna à son lieutenant dans le Banat, à Rukavina, d'abattre partout le drapeau slave pour arborer à sa place le drapeau noir et jaune des Habsbourgs. En même temps il somma Raïatchitj de remettre entre les mains de ses commissaires le pouvoir politique et civil de la voïevodie. Mais le patriarche, étonné, répondit par un refus formel. Il déclara l'administration de la voïevodie indépendante à la fois et de la Hongrie et de l'Autriche. La nation soutint son pontife dans cette lutte, d'une manière si peu équivoque, qu'elle en vint même, près de Hatzfeld, à une mêlée sanglante avec les Autrichiens. Rukavina, qui prétendait maintenir le morcellement de la voïevodie en commanderies militaires distinctes et indépendantes, s'aperçut que le peuple serbe était décidé à ne plus former qu'un seul corps politique avec une administration unitaire. Profitant de l'embarras de Rukavina, les patriotes signifièrent à tous les bureaucrates allemands qu'ils eussent à quitter le pays; et tous les emplois ne furent plus donnés exclusivement qu'à des indigènes. Le bataillon de la frontière, dit *de Petervaradin*, alla jusqu'à chasser par la force ses officiers autrichiens, pour les remplacer par des chefs de leur race. Aussi la vengeance de Windischgrætz s'acharnat-elle sur ce malheureux bataillon, dont il n'est resté que quelques hommes. Tels sont les fruits que les Serbes ont retirés de leur dévouement aux Habsbourgs, dont ils espéraient la réintégration de leur nationalité.

Ce qui a enfin porté au comble le dégoût des Serbes pour l'Autriche, c'est la charte octroyée de MM. Schwarzenberg-Stadion, où la voïevodie est dépouillée de tous ses droits, où elle n'est pas même classée parmi les *Kronlænder*, et se trouve par conséquent, dit le *Napredak*, plus bas que la *Bukovine* ou le *Salzbourg*. Aussi le premier mouvement des Serbes a-t-il été de réclamer de leur patriarche la convocation au plus vite d'une nouvelle assemblée de la nation, pour opposer à la charte octroyée, qu'ils refusent de reconnaître, une constitution indigène consentie par le pays, et réglant du point de vue national et fédératif ses rapports futurs avec l'Autriche.

Les préparatifs de cette assemblée étaient poursuivis avec activité par le patriarche, lorsque la débâcle impériale est arrivée.

Aujourd'hui, après avoir sacrifié la fleur de leur population virile dans une guerre de dix mois pour sauver la bureaucratie de Vienne, et pour soutenir le rêve creux d'un empire fédératif autrichien, les Serbes de Hongrie se trouvent totalement abandonnés à eux-mêmes, sans autres moyens de défense que des bras épuisés ou des vieillards invalides. Toute résistance de leur part aux troupes fraîches de Bem et de Perczel serait une folie : ils le sentent. Aussi les uns, à la tête desquels est le patriarche lui-même, appellent et attendent les Russes; les autres, plus sensés, se cramponnent dans leur naufrage à la principauté de Serbie, non plus avec l'idée de combattre, d'accord avec elle, les Maghyars, mais avec l'intention de défendre en commun une nationalité commune, et d'obtenir, ainsi coalisés, de meilleures conditions du dictateur hongrois.

Si l'on en croyait les dernières nouvelles, le patriarche serbe, révolté des prétentions moscovites, aurait déjà consenti à entrer en alliance avec les Maghyars. Le héros de la Serbie, Knitchanin, se serait lui-même adjoint à eux; et l'élection du nouveau voïevode en remplacement de Chuplikatz devrait se faire prochainement sous leurs auspices. En vain la cour d'Ollmütz a chargé son fidèle Ielatchitj de nouer de nouvelles intrigues au nom de l'intérêt slave pour entraver cette élection. Ielatchitj, avec son dernier corps autrichien, a été battu, et repoussé en Croatie, par Perczel. Ce général, de l'aveu même du journal serbe, le *Viestnik*, a reconnu aux Slaves de la voïevodie leur nationalité avec l'usage officiel et administratif de leur langue. Il a complétement affranchi la frontière militaire des corvées de tout genre que la charte octroyée d'Autriche prétendait maintenir. Ainsi l'alliance des Serbes et des Maghyars ne présente plus d'obstacles sérieux. Si Kossuth consent à traiter diplomatiquement avec la voïevodie, s'il reconnaît le nouveau voïevode qu'elle va se choisir, et qui sera vraisemblablement Knitchanin, dans ce cas le sombre horizon des malheureux Iugo-Slaves pourra enfin s'éclaircir.

De l'intervention russe,
par le comte Ladislas Teleki.

L'auteur de cet écrit, dont la première feuille seulement a paru, et qui promet de suivre périodiquement les diverses phases de l'intervention russe dans les affaires d'Autriche, M. Ladislas Teleki est l'envoyé de la Hongrie près la République française, et, à ce titre, sa parole revêt pour nous un caractère en quelque sorte officiel. Ce n'est pas nous qui lui reprocherons de faire de la diplomatie à visage découvert et au grand jour. Ce n'est pas nous qui serons formalisé de voir un diplomate jouant, pour ainsi dire, carte sur table, et répondant à haute voix par de franches raisons aux vieilles ruses souterraines de la diplomatie austro-moscovite. Nous ne sommes pas de ceux qui s'alarment de voir s'introduire de plus en plus la publicité dans les rapports internationaux des États, comme elle est déjà entrée dans leurs constitutions intérieures.

Nous savons gré à M. Teleki d'avoir pris la plume pour provoquer la discussion sur un événement aussi grave, aussi profondément significatif que l'intervention de la Russie dans les démêlés de l'Autriche avec les peuples danubiens. La France est douée d'une admirable promptitude dans l'exploration des questions qui l'émeuvent; mais en ce qui touche les affaires lointaines du dehors, nous mettons une étrange lenteur à nous décider à l'étude d'intérêts qui nous paraissent toujours de mince importance, bien qu'ils nous concernent quelquefois très

directement. Ainsi en a-t-il été jusqu'à ce jour des affaires de Hongrie, et il a fallu tout l'éclat d'une longue guerre, il a fallu la gravité d'une lutte des peuples hongrois contre l'Autriche, et l'éventualité d'une prochaine collision de ces peuples avec la Russie, pour attirer de ce côté l'attention tardive et paresseuse de la France. La France ne saurait donc être renseignée de trop de côtés à la fois, dussent les renseignements venus de toutes parts n'être pas exempts de partialité.

Au fait, la partialité n'est pas ici déplacée; c'est la conséquence naturelle de convictions fortement accentuées. Nous n'apprendrions rien à M. Teleki si nous lui disions qu'il est partial; il est Maghyar, et comme tel, dans ses jugements sur les affaires slaves, c'est toujours un peu le maghyarisme qu'il prend pour inspiration. Qu'il nous comprenne bien; nous ne voulons pas dire qu'il pousse l'amour de la domination maghyare jusqu'à ce degré d'intolérance qui a provoqué naguère le soulèvement des Serbes et des Croates. Nous savons au contraire que, placé autant que peut l'être un Maghyar au-dessus des antiques préjugés de race, il est assez rapproché de ce parti, dont nous sommes nous-mêmes depuis l'origine de la lutte, de ce parti que nous avons personnellement essayé de servir en Hongrie et en France par la parole et par la plume, le parti de la conciliation. M. Ladislas Teleki a beaucoup contribué, assure-t-on, à l'arrangement en vertu duquel le vieux et profond Dembinski, au moment où les Maghyars étaient écrasés, est allé planter derrière la Theiss le drapeau de la fraternité des races.

M. l'envoyé de Hongrie n'est donc pas, quant à la question maghyaro-slave, un de ces ultra-Maghyars avec qui il serait impossible à des Slavistes de s'entendre.

Il y a d'ailleurs un point sur lequel il ne saurait exister ni en Hongrie, ni en Europe, de dissidence d'opinion; il est un fait en présence duquel toutes les passions de race, toutes les théories de nationalité, doivent faire silence, ou plutôt se concerter pour agir en commun contre un danger commun qui menace de les engloutir ensemble. Ce fait, c'est l'intervention russe, contre laquelle M. Teleki invoque avec beaucoup de chaleur l'appui de l'Europe, intéressée tout comme les Maghyars à repousser le redoutable protectorat des tsars. Nous nous réjouirions pour notre part, et grandement, de l'intervention russe, si les peuples hongrois, unis fortement entre eux et appuyés par des gouvernements réguliers, étaient prêts et décidés à soutenir la guerre, de Turin et de Varsovie à Constantinople : ce serait, nous n'en doutons pas, le dernier jour de la Russie.

Si, au contraire, des rivalités sanglantes continuent entre les races jusqu'au sein de la Hongrie, alors les chances se présentent sous un tout autre aspect; et nous tremblons de voir ravie à la Pologne, à la Turquie, aux Hongrois, à l'Europe libérale, cette belle occasion de venger en quelques mois la grande injure séculaire des envahissements moscovites.

Certes, la Russie fût-elle victorieuse, nous ne désespérons pas pour cela de l'avenir, parce que nous avons foi dans la vertu des idées que vingt-cinq ans de discussion et une année de guerre ont semées dans le cœur des peuples directement engagés dans cette lutte; parce que nous avons foi dans la fécondité du sang qui a déjà été versé et qui sera encore répandu avant que la Russie puisse compter un nouveau triomphe. Oui, si cette fois encore les peuples devaient succomber, nous n'en compterions pas moins sur la revanche éclatante que la Providence leur doit et qu'elle laisse entrevoir à tous les yeux capables de plonger dans l'avenir. Mais combien ne serions-nous pas plus heureux, avec M. Teleki, de hâter, par une coopération des gouvernements, le jour de cette grande croisade des nationalités qui, en vengeant des droits si cruellement foulés aux pieds, absoudra enfin l'Europe d'une trop longue et trop complaisante tolérance pour les crimes du gouvernement et de la nation russes! C'est donc de grand cœur que nous encourageons M. Teleki à poursuivre son œuvre, et que nous faisons appel en lui à ces sentiments de conciliation et d'égalité internationale sans lesquelles il n'y a pas d'union possible en Hongrie, et partant pas de moyen d'assurer la victoire des peuples danubiens sur la Russie. X...

NOUVELLES DIVERSES.

On évalue à 106,000 hommes l'armée d'invasion des Russes en Autriche. Ces forces, unies à celles du petit empereur Joseph, ne dépasseront pas 200,000 combattants, tandis que Kossuth peut déjà mettre en ligne 300,000 hommes, y compris les renforts qui lui arrivent tous les jours de Pologne et d'Allemagne. — On indique Paskiewicz comme devant commander en chef les deux armées impériales. Le prince de Varsovie et les proscrits de Varsovie auront donc bientôt à se mesurer de nouveau.

— La *Société littéraire des amis de la Pologne*, à Londres, a tenu le 3 mai dernier sa septième réunion annuelle. A cette séance, tenue au milieu d'une grande affluence de personnages de toutes les nuances d'opinion, M. Urquhart a proposé de choisir pour président de la nouvelle année lord Dudley Stuart en remplacement de lord Beaumont. Cette motion ayant été adoptée à l'unanimité, lord Stuart a prononcé un discours qui a été couvert d'applaudissements, et que le *Sun* reproduit tout entier. L'orateur considère avant tout la révolution de 1848 comme une grande réaction des nationalités opprimées contre leurs oppresseurs. L'esprit du siècle ne veut plus souffrir qu'une race soit subordonnée à une autre La Pologne ne peut donc manquer, avec l'aide des Hongrois, de reconquérir bientôt son antique indépendance : Bem et Dembinski lui en sont les garants. L'orateur félicite la Société dont il est le président d'avoir accueilli et soigné le général Bem, venu à elle, pauvre, malade et sur des béquilles, et qu'elle a renvoyé guéri sur les champs de bataille où il défend aujourd'hui avec tant de gloire la cause de l'Europe entière : car de plus en plus la cause de la Pologne devient celle de la liberté de tous les peuples, de même que la cause de tous les gouvernements despotiques se personnifie dans le tsar. Le célèbre champion de la cause polonaise en Angleterre a terminé son discours en justifiant les Polonais de leur participation à tous les bouleversements révolutionnaires du continent. C'est la lâcheté de l'Europe qui a permis le partage de la Pologne et les agrandissements incessants de la Russie. C'est à l'Europe diplomatique à réparer ses fautes, ou bien elle y sera forcée par les peuples, auxiliaires des Polonais.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)